

## VLADIMIR NABOKOV : « LA MÉPRISE »

Un jour, à Prague, Hermann Carlovitch se trouve nez à nez avec un vagabond « qui lui ressemble comme un frère ». A dater de ce moment, il est hanté par le souvenir de cette ressemblance extraordinaire et par la tentation croissante de l'utiliser ; il semble qu'il se fasse un devoir de ne pas laisser ce prodige à l'état de monstruosité naturelle et qu'il éprouve le besoin de se l'approprier d'une manière quelconque ; il subit, en quelque sorte, le vertige du chef-d'œuvre. Vous devinez qu'il finira par tuer son sosie et par se faire passer pour le mort. Encore un crime parfait, direz-vous. Oui, mais celui-là est d'une espèce particulière, parce que la ressemblance sur laquelle il se fonde est peut-être une illusion. Au bout du compte, une fois le meurtre accompli, Hermann Carlovitch n'est pas bien sûr de ne pas s'être trompé. Il s'agissait peut-être d'une « méprise », d'une de ces parentés fantômes que nous saisissons, aux jours de fatigue, sur le visage des passants. Ainsi le crime se détruit lui-même, comme aussi le roman.

Il me semble que cet acharnement à se critiquer et à se détruire caractérise assez la manière de M. Nabokov. Cet auteur a beaucoup de talent, mais c'est un enfant de vieux. Je n'incrimine ici que ses parents spirituels et singulièrement Dostoïevski : le héros de cet étrange roman-avorton, plus qu'à son sosie Félix, ressemble aux personnages de *L'Adolescent*, de *L'Éternel Mari*, des *Mémoires écrits dans un souterrain*, à ces maniaques intelligents et raides, toujours dignes et humiliés, qui se débattent dans l'enfer du raisonnement, se moquent de tout et s'évertuent sans cesse à se justifier, et dont les confessions orgueilleuses et truquées laissent paraître entre leurs mailles trop lâches un désarroi sans recours. Seulement Dostoïevski croyait à ses personnages. M. Nabokov ne croit plus aux siens, ni d'ailleurs à l'art romanesque. Il ne se cache pas d'emprunter les procédés de Dostoïevski, mais, en même temps, il les ridiculise, il les présente, dans le cours même du récit, comme des poncifs surannés et indispensables : « *Est-ce que ça s'est vraiment passé ainsi ?... Il y dans notre conversation quelque chose de trop littéraire, qui a le goût de ces angoissantes conversations dans les tavernes factices où Dostoïevski se trouve chez lui ; pour un peu nous entendrions ce chuchotement sifflant de l'humilité feinte, ce souffle haletant, ces répétitions d'adverbes magiques... et puis tout le reste viendrait aussi, tout l'attirail mystique cher à l'auteur fameux de ces romans policiers russes.* » Dans le roman, comme partout ailleurs, il faut distinguer un temps où l'on fabrique des outils et un temps où l'on réfléchit sur les outils fabriqués. M. Nabokov est un auteur de la seconde période ; il se place délibérément sur le plan de la réflexion ; il n'écrit jamais sans se voir écrire, comme d'autres s'écoutent parler, et ce qui l'intéresse presque uniquement, ce sont les subtiles déceptions de sa conscience réfléchissante : « *Je remarquai, écrit-il, que je ne pensais pas du tout à ce que je pensais que je pensais, j'essayais de saisir l'instant où ma conscience levait l'ancre, mais m'embrouillai moi-même.* » Ce passage, qui dépeint finalement le glissement de la veille au sommeil, rend assez clairement compte de ce qui préoccupe avant tout le héros et l'auteur de *La Méprise*. Il résulte un curieux ouvrage, roman de l'autocritique et autocritique du roman. On pensera aux *Faux-Monnayeurs*. Mais, chez Gide, le critique se doublait d'un expérimentateur : il mettait à l'essai des procédés nouveaux pour en constater les résultats. M. Nabokov (est-ce timidité ou scepticisme ?) se garde bien d'inventer une technique nouvelle. Il raille les artifices du roman classique, mais pour finir il n'en utilise pas d'autres, quitte à écourter brusquement une description ou un dialogue, en nous disant à peu près : « *Je m'arrête pour ne pas tomber dans les poncifs.* » Bon, mais qu'en résulte-t-il ? D'abord une impression de malaise. On pense, en fermant le livre : voilà beaucoup de bruit pour rien. Et puis, si M. Nabokov est tellement supérieur aux romans qu'il écrit, pourquoi en écrit-il ? On jurerait que c'est par masochisme, pour avoir la joie de se surprendre en flagrant délit de truquage. Et puis enfin, je veux bien que M. Nabokov ait raison d'escamoter les grandes scènes romanesques, mais que nous donne-t-il à la place ? Des bavardages préparatoires — et, quand nous sommes dûment préparés, rien n'arrive, — d'excellents tableautins, des portraits charmants, des essais littéraires. Où est le roman ? Il s'est dissous dans son propre venin : voilà ce que j'appelle de la littérature savante. Le héros de sa *Méprise* nous confesse : « *De la fin de 1914 au milieu de 1919 je lus exactement mille dix-huit livres.* » Je crains que M. Nabokov, comme son héros, n'ait trop lu.

Mais je vois encore une autre ressemblance, entre l'auteur et son personnage : tous deux sont des victimes de la guerre et de l'émigration. Certes Dostoïevski ne manque pas aujourd'hui de descendants essoufflés et cyniques, plus intelligents que leur ancêtre. Je pense surtout à l'écrivain d'U.R.S.S. Olecha. Seulement l'individualisme sournois d'Olecha ne l'empêche pas de faire partie de la société soviétique. Il a des racines. Mais il existe, à l'heure qu'il est, une curieuse littérature d'émigrés russes ou autres, qui sont des *déracinés*. Le déracinement de M. Nabokov, comme celui d'Hermann Carlovitch, est total. Ils ne se soucient d'aucune société, fût-ce pour se révolter contre elle, parce qu'ils ne sont d'aucune société. Carlovitch en est réduit, par suite, à commettre des crimes parfaits et M. Nabokov à traiter, en langue anglaise, des sujets gratuits.

Jean-Paul Sartre

« Vladimir Nabokov : "LA MÉPRISE" »

*Situations, I : essais critiques*, Gallimard, 1947